ΝΕΑ ΕΣΤΙΑ

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ
ΤΟΜΕΑΣ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΩΝ ΚΑΙ ΤΕΚΜΗΡΙΩΣΗΣ ΠΛΗΡΟΦΟΡΙΩΝ
ΕΡΓΑΣΤΗΡΙΟ ΕΡΕΥΝΩΝ ΤΗΣ ΝΕΟΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΑΣ
ΔΙΕΥΘΥΝΤΗΣ: ΑΝ. ΚΑΘΗΓΗΤΗΣ ΚΩΝ. ΜΠΑΚΟΣ

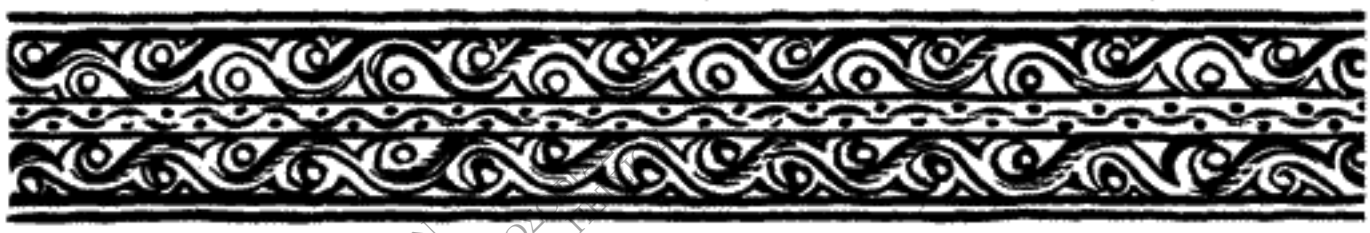
Ιδρυτής: ΓΡΗΓΟΡΙΟΣ ΞΕΝΟΠΟΥΛΟΣ
Διευθυντής: ΠΕΤΡΟΣ ΧΑΡΗΣ

ΤΟΜΟΣ ΠΕΝΤΗΚΟΣΤΟΣ ΔΕΥΤΕΡΟΣ

ΙΟΥΛΙΟΣ – ΔΕΚΕΜΒΡΙΟΣ

1952

Ε.Κ.Α. της Κ.τ.Π.
ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2008



Ο ΑΓΓΕΛΟΣ ΣΙΚΕΛΙΑΝΟΣ ΚΑΙ ΟΙ ΞΕΝΟΙ

Ἀπὸ τὶς μεταφράσεις ποιημάτων ἢ τραγωδιῶν τοῦ Σικελιανοῦ δίνουμε μερικὲς ἀνέκδοτες καὶ χαρακτηριστικές.

Η "ΝΕΑ ΕΣΤΙΑ„

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ
ΕΡΕΥΝΗΤΗΡΙΟ ΕΡΕΥΝΩΝ ΝΟΣΟΛΗΡΗΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ
ΤΟΜΕΑΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ
ΔΙΕΥΘΥΝΗΣ: ΑΝ.ΚΑΘΗΓΗΤΗΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ Θ. ΠΑΠΑΔΗΜΗΤΡΙΟΥ

FRAGMENT DE LA MORT DE DIGÉNIS

(traduction inédite de O. MERLIER)

BASILE AZGOÜRIS :

C'est bien de parler de la lutte de l' homme avec Charon,
Mais pourquoi, Akritas, penses-tu à Charon, alors que soudain
Comme un mauvais rêve l'armée dans le tonnerre
De ta voix s' est dispersée, message de liberté s' ajoutant
D'heure en heure à tous ceux que chaque nouvelle apporte ?

CHŒUR de jeunes gens venus saluer Akritas :

La Liberté étend son vol de plaine en plaine,
—ainsi le palmier répand son pollen—
Et les fils du Désert s' élancent comme l' autan
Quand souffle du simoun la brûlante haleine.
Ecoutez, la cavale de Juda hennit,
Elle a senti la terre de Chanaan.

DIGÉNIS :

Charon n' est pas en dehors du Destin de la Liberté.
Pourquoi le craindre? Etre digne du Tombeau,
Tel doit être pour l' homme accompli le plus grand soin.
Pour moi j' ai bâti haut mon tombeau,
Tour de veille pour moi, tour de veille pour vous sur le monde entier.
Au nord le Taurus, au sud le Golfe Persique,
L' Iran, du côté où se lève le soleil,
Le désert de Syrie, du côté où il se couche,
Là où l' herbe verte commence de pousser et où, comme la mer,
La senteur du lis s' étend sur tous les peuples
Alentour pour les unir dans la fraternité.
Cette tour, gardez-la vigilante toujours,
Afin que j' y demeure toujours digne du Tombeau.

Ε.Υ.Δ της Κ.τ.Π
ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2008

CRIS poussés par les compagnons de Digénis :

Tu es digne du Tombeau !
Digne du Tombeau !
Digne du Tombeau !

DIGÉNIS :

Maintenant je respire à pleins poumons. C'est Pâques pour moi,
Maintenant, chers amis. Maintenant les racines de mon âme
Pénètrent profondément dans la terre nourricière.
Chantez maintenant le chant de deuil, non pas pour moi,
Mais pour la libération du Christ, cela me fera du bien.

LES PAULICIENS chantant le thrène paulicien du Christ libéré ; d'une voix lente et héroïque :

STROPHE :

Ils m'ont cloué, hélas, hélas
Ils m'ont cloué très durement,
A coups de marteaux et de masses ;
Et mes disciples sont bien loin ;
Puis de fiel ils m' ont abreuvé,
Et les couards m'ont environné,
Dans un temple ils m'ont enfermé
Avec le peuple tout entier
Courbé sous l'amère corvée.
L'aigle royal, prisonnier,
Sur la Croix reste crucifié.
—Au secours, jeunes camarades !

ANTISTROPHE :

Le temps s'enfuit comme un torrent
Et c'est la croix que l'on adore
Et non mon cœur.
Je vais cherchant par l'univers
Dans un silence de désert
Mes enfants.
Eli Lama Sabachthani...
Voici qu'au loin a retenti
Un cri nouveau que le vent porte,
Réponse amie qui réconforte.
Combien mon cœur frémit de joie !
J'entends des amis quelque part,
A terre ils ont jeté leurs armes,
N'ont qu'une viole dans leurs mains
—Combien mon cœur est en liesse ! —
Lèvent la tête et se redressent.
L'aigle royal, prisonnier,
Sur la Croix reste crucifié.
—Au secours, jeunes camarades !

DIGÉNIS :

Oui, au secours, mes amis. Et que vos yeux
Ne regardent que l'étendue du monde
Telle qu'elle paraît là-haut de la tour de veille du Tombeau.
Montez par le petit sentier
Sans inquiétude, faites encore un pas,
Et pour vous tomberont les murs de la prison.
Il est temps que nous quittions ce donjon

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΕΡΓΑΣΤΗΡΙΟ ΕΦΑΡΜΟΣΜΕΝΗΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΔΙΕΥΘΥΝΤΗΣ: ΑΝ. ΑΘΑΝΑΣΙΟΠΟΥΛΟΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ ΟΙΚΟΝΟΜΙΔΗΣ
Ε.Υ.Δ της Κ.τ.Π ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2008

Qu'en mon songe je pris un temps pour un rempart;
Il vous faut trouver ce qui sous votre regard n'a pas de fin,
Qui s'étend sur la terre entière et de la terre
Découvre au loin les cieux;
Car les cieux sont à l'Homme et seuls les dieux menteurs
Ont pu à l'Homme les voler. Faites encore un pas,
Vous verrez devant vous le nouveau paradis;
Vous n'en recevrez pas la communion profonde
Par le sang d'une plaie amère, mais par tous
Les fruits de la création, que vous goûterez dans toute leur pureté,
Tels les petits enfants, jouant dans un verger,
Mangent le raisin, la prune et la figue...
Patience encore jusqu'au grand jour où nous nous reverrons, Camarades.

VARNAS:

Reste encore un peu avec nous, Digénis, car la sombre faim
Menace toujours le pauvre monde,
Il ploie et chancelle sous la peine.

DIGÉNIS, d'une voix terriblement tendue:

Ah! si sur cette terre j'avais prise,
Si le ciel était muni d'anneaux!
J'ébranlerais le ciel entier,
Il donnerait aux champs la pluie et la rosée,
Il donnerait l'or pur aux pauvres gens!
Il s'affaisse soudain.

LES JEUNES GENS:

Akritas! Akritas!
On le soutient et on l'étend de nouveau sur sa couche.

DIGÉNIS, lentement:

Approchez-vous de moi, que je voie qui je veux.
Avec vous la vie était bonne. Mais, Charon,
Mon frère jumeau, toi qui n'as fait qu'un avec moi
Dans les quelques battements de cœur qui me sont restés,
Il est bon que j'aie fait de toi mon plus grand ennemi,
Mon frère merveilleux. Bien petit
Est l'endroit où nous avons lutté, mes frères.
Aussi ai-je dressé la Tour de mon Tombeau
Très haut, pour que vous y puissiez ouvrir vos étendards
A des souffles, à des joies, à des combats nouveaux,
Apercevoir des peuples nombreux et étendre

Ε.Υ.Δ της Κ.τ.Π ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2008

Le Paradis jusqu'aux confins de la terre,
Là où déjà j'ai donné mon cœur.

La vie semble se retirer de son visage.

MINAS:

Écartez-vous, écartez-vous vite, jeunes gens,
Qu'il puisse respirer un peu mieux.

DIGÉNIS, tout bas:

Mon dernier souffle, ce n'est point l'air qui me le donnera.

lentement

Les lâches, au combat, courent pour se cacher;
Comme l'aigle dans les nues, les braves s'élancent
Dans la bataille; mais ceux qui se sont aimés
Se taisent un moment au plus profond d'eux-mêmes,
Et comme deux épées se croisent par la pointe,
Ils mesurent en secret l'heure dernière
Où la vie et la mort pour eux ne feront qu'un.
Amis, demandez à ma femme de venir près de moi.

. . . . . .

*

BANCHETTO FUNEBRE IN GRECIA *

[ΕΛΛΗΝΙΚΟΣ ΝΕΚΡΟΔΕΙΠΝΟΣ]

(Dioniso-Ade, compagno mio divino!)

Aspettavan gli amici miei d'udire
nuovi, ardenti, salir sulle mie labbra
i carmi, però che sapean da tempo
che la vena del Verbo in me pulsava
come un fiume di fuoco, e m'avean [dunque
convitato a una tavola lontana,
fuor del paese, in una grande sala,
con aperte finestre su giardini
profondi, e tutte sopra a lor le stelle...

E di scarlatte rose ornato il lino
avevano, nel mezzo tra i cristalli,
e alle pareti avean corone appeso
ch' esalavano un conturbante aroma;
e dentro dagli argentei candelabri
aveano ceri acceso, che al leggero
soffio del vento or qua or là piegavano
le loro fiamme lunghe, senza spangersi...
Consumava ciascuno il frugal pasto
senza parole, però ch' era in tutti
un istesso pensiero... Ma allor quando
aperto fu sotto i nostri occhi il vino,
che un amico fraterno avea portato
per me, perch' era denso e profumato,
come di Dïonìso il sangue sparso,
volgendo quegli verso me una coppa
grande, ricolma, mi chiamava a nome,

* Traduzione inedita.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ ΤΟΜΕΑΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΕΡΓΑΣΤΗΡΙΟ ΕΡΕΥΝΩΝ ΝΕΟΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΔΙΕΥΘΥΝΤΗΣ: ΑΝ.ΚΑΘΗΓΗΤΗΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ Θ. ΠΑΤΣΙΟΣ
Ε.Υ.Δ της Κ.τ.Π ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2008

e mi diceva: «Angelo, tu, se vuoi,
ora, se vuoi, dà tu voce alla notte...»

E allora io dissi: «A questa notte, Amico,
tu mi chiedi ch' io dia voce, che come
questo bicchiere che tu tieni, pieno
insino all' orlo, si direbbe ch' abbia
posto l' estremo limite alle nostre
anime, estremo termine al silenzio?
Dimmi, e chi s' ebbe questa mensa in
[cura,
chi, come ierofante, invigilata
l' ha, per ornarla, e fatta ella s' è come
la parte sacra di Plutone, come
la solitaria cumulata offerta
dei Morti, a cui dinnanzi arde il pensiero
di tutti, e dentro a sè celebra il rito
funebre? però che come sul chicco
di grano si precipita la schiera
delle formiche alate, similmente
circondato, mi pare, han questa mensa
anime estinte, onde l' eterna notte
serba, e noi stessi nel profondo, l'orma
allor che, oltre il traguardo della morte,
in silenzio scalavano le rupi
per bere al fonte dell' Ardire. Ed altre
anime molte affollano la notte
—ed ora son più i Morti che non tutti
della terra i viventi—e dal tepore
del cuore nostro taciturno attratte,
come farfalle richiamate dalle
fiamme dei ceri, accorrere le sento
d' ogni dove, e lasciatele arrivare
sin qui, lasciate che non viste stendano
la mano a questa tavola plutonia,
a questa, amici, accumulata offerta
funebre, sì, lasciatele che arrivino
sin qui da noi, sicchè siam tutti un solo...
E dal bicchiere, amico, che tu m'offri,
sino all'orlo ricolmo—e che, se specchio
nel suo fondo il mio viso, da altro mondo
mi par che sia l' imagine riflessa—
e dal vino, che tu per me portasti,
però che denso è, amico, e protumato,
come di Dioníso il sangue sparso,
tutti comunichiamoci, a quel modo
che dalla grande coppa del Buon
[Dèmone
gli antichi misti, in gran silenzio, sino
a quel momento (esso non tardi, o amici)
in cui le forze ululeranno a un tratto
dentro di noi del Nume, e il suo muggito
solleverà, più forte che boato,
l'esercito dei morti e dei viventi
per il divino assalto... E quanto ai carmi
novelli e ardenti che dalle mie labbra
volevate ascoltare, essi verranno
quando sia tempo...»

Così dissi, e tutti,
com' ebbero compreso il mio pensiero,
assaggiarono il vino; io dopo tutti,
ultimo, come il sacerdote, presso
l'altare, i resti delle specie sante,
bevvi io così sino all'estrema goccia.
Lenti traemmo i nostri passi allora
—ad uno ad uno si spengeano i ceri—
alle aperte finestre, dove omai
oceano negro, ci tenea la notte
assorti nel suo palpito di stelle...

Nessumo più parlava nelle tenebre,
ma dal profondo di noi tutti, verso
il buio e verso gli astri, una preghiera
saliva, ed un pensiero: «Diòniso-Ade,
ascoltaci! compagno nostro grande:
sostenta del dolore coll'oscuro
tuo vino i nostri cuori, e falli forti;
conservali tu intatti per quel giorno
nel quale, all'improvviso, il grido tuo
più che boato, ci scatenerà,
coi Morti insieme, nel divino assalto.

Ε.Υ.Δ της Κ.τ.Π ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2008

LA MADRE DI DANTE

[Η ΜΑΝΑ ΤΟΥ ΝΤΑΝΤΕ]

«Vuota le parve fatta nel sogno suo Fiorenza,
sullo spuntar dell'alba.
E, lontano alle amiche, per le strade da sola
di passeggiar le parve.

Indossando la serica veste di nuova posa,
candida come giglio,
nei trivii ella aggiravasi, e in suo sognar parevale
nuova ciascuna strada,

E sui colli, nell'alba di primavera pallida,
brusìo d'api lontane,
i campanili lenti fievolmente tinnivanxo,
dalle chiesette sparse.

E a un tratto, ecco, le parve d'esser dentro a un giardino,
nell'aria tutta bianca,
vestito a nozze, tutto d'aranceti e di meli,
da un capo all'altro, pieno.

E, dagli aromi attratta, a un lauro altissimo
giunger le parve presso,
ed un pavone, saltando di grado in grado, saliva
sulla vetta dell'albero.

Or verso l'uno or l'altro dei ramoscelli, di bacche carico,
il collo esso tendeva,
e una mangiava, l'altra prendeva e prestamente
lanciava a terra, giù.

Sollevò ella attonita il grembo di broccato,
ammalïata, all'ombra,
ed ecco ch'esso in breve si fè pesante, dalle crespe bacche
dinanzi a lei colmato».

Dal travaglio dell'alba, così per un istante ebbe ella posa,
dentro a una nube rorida,
mentre le amiche, al suo letto intorno, attendevano
di raccogliere il pargolo.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ ΤΟΜΕΑΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΕΡΓΑΣΤΗΡΙΟ ΕΡΕΥΝΩΝ ΝΕΟΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΔΙΕΥΘΥΝΤΗΣ: ΑΝ.ΚΑΘΗΓΗΤΗΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ Δ. ΠΑΤΣΙΟΣ
Ε.Υ.Δ της Π.τ.Π ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2008

JOHN KEATS

[ΓΙΑΝΝΗΣ ΚΗΤΣ]

Sul lido aperto e chiaro di Pilo'io mi pensava
d'averti a mio compagno,
nella nave di Mèntore alta, approdata a sera
sulla accogliente arena.

Legati dall'alato vincolo degli efebi
che volan cogli dei,
saremmo andati ai seggi di pietra, che la molta
stagione ha levigato.

Veduto avremmo l'uomo che sulla terza prole
governava sereno,
e, in vecchiezza, dei vieggi, e di consigli accorti,
era il parlar suo pieno.

Della treenne, all'alba, giovenca, ci saremmo
trovati al sacrificio,
inteso avremmo l'urlo che le tre figlie alzarono
quando piombò la scure.

L'occhio dal lento sguardo, dal negro ciglio, a un tratto
sommerso fu nell'ombra,
(nè piena era la falce pallida delle corna
tutte vestite in or).

Al verginal tuo bagno, come a fratel sorella,
l'affetto mio pensò,
quando nudo lavato ti avrebbe e vestito di bella
tunica Policasta.

Di svegliarti pensavo, col piede mio spingendoti,
appena l'alba spunti,
che il tempo non perdessimo, poi che aggiogato attendeci
il rilucente carro.

E tutto dì, in silenzio, o col discorso semplice,
che viene e se ne va,
retto i cavali avremmo, che alterni il giogo scuotono,
ora di qua, or di là.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ ΤΟΜΕΑΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΕΡΓΑΣΤΗΡΙΟ ΕΡΕΥΝΩΝ ΝΕΟΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΔΙΕΥΘΥΝΤΗΣ: ΑΝ.ΚΑΘΗΓΗΤΗΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ Θ. ΠΕΤΣΙΟΣ
Ε.Υ.Δ της Κ.τ.Π ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2008

Ma più pensavo a quando i tuoi occhi, che tu
come cervo li avevi,
smagati si sarebbero ai bronzi dietro e agli ori,
nella reggia di Sparta.

E immoti osservebbero, nel fondo sprofondandoli
tenace della mente,
le gravi ambre, la madre-perla bianca o verdognola,
gli istorïati argenti.

Pensavo a quando, curvo presso l'orecchio Egli ti avrebbe detto
con lenta voce e bassa:
«Conserva, o caro, gli occhi tuoi, però che fra breve apparirà,
agli occhi nostri, l'Elena.

Apparirà fra breve, avanti a noi, del Cigno la figlia unica
fra breve, a noi dinanzi,
E allora sì, le nostre ciglia sprofonderemo
nel fiume dell'oblìo».

Tal mi apparivi, splendido; pur quali a te mi addussero
strade, coperte d'erba!
Quelle fiammanti rose ch'io sparsi sul tuo tumulo,
e a te fiorisce Roma,

mi additano i tuoi carmi tutti oro, come i corpi,
forti e coperti d'armi,
che in tomba antica appena schiusa contempli intatti
li guardi, e si disfanno—

Di Micene il tesoro pregiato io mi sognavo
di porre a te dinanzi,
e i calici e le spade, e i larghi dïademi,
e sul bel volto spento

tal maschera qual quella che sotterra ricoperse
il Sire degli Achei,
tutta d'oro e tutta arte, scalpellata a martello
sull'orma della Morte.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ ΤΟΜΕΑΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΕΡΓΑΣΤΗΡΙΟ ΕΡΕΥΝΩΝ ΝΕΟΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΔΙΕΥΘΥΝΤΗΣ: ΑΝ. ΚΑΘΗΓΗΤΗΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ ΣΗΦΑΚΗΣ
Ε.Υ.Δ της Κ.τ.Π ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2008

GIURAMENTO DI STIGE

[ΣΤΥΓΟΣ ΟΡΚΟΣ]

S'anco io fossi come le aquile nomadi
che possono in una primavera
far viaggio tra le Indie, l'Egitto e la Grecia,

e s'anco i passi miei fossero a volte
come i passi dei marinai che, navigato a lungo l'Oceano,
ancora sentono sotto i loro piedi le sue onde giganti,

e se d'un tratto,
quasi avessi dietro a me il corvo dell'Acheronte,
affannato a raggiungermi,
tutto raccolto in me stesso
io mi preparassi a balzare
di là da tutti i chiusi ritmi del mondo,
per chiedere la mia parte alla tenebra
(destino perfetto d'artefice)
perchè mai avrei differito il gran passo?
Ma ora mi pare che Voi mi abbiate aperto la strada,
con passo di danza procedendo verso la tenebra,
o miei guerrieri immortali,
e che accanto a Voi
il buio della notte sia come l'ombra
d'un albero grande, sotto il quale distesi fianco a fianco
parliamo dell'Ellade, quale Voi la vedevate nell'ora
che gli occhi vostri si chiusero a questo mondo,
il mondo che ruinava perchè ella sorgesse,
illuminata dallo splendore dell'anima Vostra,
e ch'io ragioni con Voi,

fratelli miei morti, del monte del mare e del piano,
delle forme di una vita nuova, che deve venire
nella luce del Martirio Vostro, fratelli!
E ancora che, s'anco io fossi come le aquile nomadi,
che son capaci in una primavera
di viaggiare tra le Indie, l'Egitto e la Grecia,

e s'anco i passi miei fossero a volte
come quelli dei marinai, che, navigato a lungo l'Oceano,
ancora sentono sotto il loro piede le sue onde giganti,

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ ΤΜΗΜΑ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΕΡΓΑΣΤΗΡΙΟ ΕΡΥΝΩΝ ΝΕΟΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΔΙΕΥΘΥΝΤΗΣ: ΑΝ.ΚΑΘΗΓΗΤΗΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ Θ. ΠΕΤΣΙΟΣ
Ε.Υ.Δ της Κ.τ.Π ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2008

e se d'un tratto,
quasi avessi dietro a me il corvo dell' Acheronte,
affannato a raggiungermi,
raccogliendo tutta la mia forza intatta,
pronto io fossi a balzare oltre tutti i chiusi ritmi del mondo,
per chiedere la mia parte alla tenebra
(destino pieno d'artefice)

d'accanto a Voi mai più non mi diparto,
né staccarmi un istante a Voi d'accanto
cerco, però che fatto ho nel mio cuore,
che Voi, miei prodi, vi danziate, un'aia,
e con palpebre chiuse al vostro incontro
vengo, ch'entriate ad un ad uno, presi
per mano, nella danza della morte.
Vi contemplo con occhi sigillati,
né sazio sono mai di rimirarvi,
immortali guerrieri, o miei fratelli,
senza posa danzare la cleftica ed il sirto
sovra il mio cuore!

D'accanto a Voi mai più non m'allontano,
s'anche fosse segnato il mio destino
(destino pieno d'artefice)
da tutte quante le stelle.

Ma qui, ma qui con Voi lascio il mio cuore,
luogo occulto di danze,
rogo di morti immane,
ad un tempo giardino e cimitero,
sin che nel profondo d'esso danzando la cleftica e il sirto,
un giorno Voi spezziate anche i suoi ceppi,
in un palpito solo di tripudio,
palpito Vostro,
in un ritmo solo di giro, il ritmo della Vostra danza,
la danza dell'Ellade eterna.

IN MORTE DI PALAMAS

[ΠΑΛΑΜΑΣ]

Trombe, squillate... Campane tonanti
tutto scuotete da un capo all' altro il paese...
Rullate, tamburi di guerra... e voi minacciose
bandiere, dispiegatevi nel vento.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ ΤΟΜΕΑΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΕΡΓΑΣΤΗΡΙΟ ΕΡΕΥΝΩΝ ΘΕΟΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΔΙΕΥΘΥΝΤΗΣ: ΑΝ.ΚΑΘΗΓΗΤΗΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ Ο ΠΑΤΣΙΟΣ
Ε.Υ.Δ της Κ.τ.Π ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2008

Su questa bara la Grecia si prostra. Una montagna
s'anco io di lauri v' inalzi, alta sino al Pelio e all'Ossa,
e s'anco io la elevi sino al settimo cielo,
che giova che sia la mia voce a dire chi in essa è rinchiuso?

Ma tu, Popolo, poi che il tuo povero eloquio
Egli, l'Eroe, lo prese, e levò sino alle stelle,
partecipa ora al divino fulgore
della perfetta sua gloria, levalo sulle tue mani,

come un immane stendardo, anche al di sopra di noi,
che lo cantiamo con acceso cuore
e con un grido solo chiamalo: «Palamàs»!
sì che tutta la terra ripeta gemendo il suo nome.

Trombe, squillate... Campane tonanti
tutto scuotete da un capo all' altro il paese...
gemete, trombe di guerra... Voi, sante
bandiere, dispiegatevi al vento!

Su questa bara la Grecia si prostra. Tutto un popolo,
levando i suoi occhi, la scorge,
e tutto s'infiamma, qual tempio, quando arde nel suo penetrale,
ed una nube di gloria che viene dall' alto lo copre.

Però che, sopra a noi, là dove ineffabile sfolgora
il palpito d' Eternità, in questo medesimo istante,
Orfeo ed Eraclíto, con Eschilo e con Salomòs,
la santa vittoriosa anima accolgono.

Ella, poi ch' ebbe radicata l' opera
nella terra profonda, con un pensiero divino,
ora va in alto a danzare la danza beata dei misti,
insieme coi Numi immortali.

Trombe, squillate... Campane tonanti
tutto scuotete da un capo all' altro il paese...
Romba, Peana! e voi, minacciose bandiere,
garrite al vento della Libertà.

APOCRIFO

[ΑΓΡΑΦΟΝ]

S'erano allontanati dalle mura
di Sionne i discepoli, e Gesù,
quando, un po' prima che calasse il sole,
si trovaron vicini all'improvviso
al luogo dove la città, da anni,
gettava i suoi rifiuti, bruciacchiati
letti d'infermi, robe vecchie, cocci
di vasi infranti, stracci, spazzature...

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ ΤΟΜΕΑΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΕΡΓΑΣΤΗΡΙΟ ΕΡΕΥΝΩΝ ΝΕΟΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΔΙΕΥΘΥΝΤΗΣ: ΑΝ. ΚΑΘΗΓΗΤΗΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ Θ. ΠΕΤΣΙΟΣ
Ε.Υ.Δ της Κ.τ.Π ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2008

E là, sul mucchio più alto, stecchita,
con le gambe rivolte verso il cielo,
la carogna d'un cane, che, allor quando,
udendo un passo avvicinarsi, i corvi,
che la coprivan, la lasciaron, tale
un fetore mandò che tutti quanti,
quasi ad un passo, i discepoli indietro
si ritrassero, e tratteneano il fiato
nel cavo della mano...

Ma Gesù,
avanzando da solo verso il mucchio,
tranquillamente si fermò dappresso,
a guardare il cadavere, a tal segno
che un discepolo non si tenne, e disse,
e di lontano gli gridava: «Rabbi,
quest'odore terribile non senti,
chè così te ne stai?»

Senza voltarsi
dal punto che fissava, Egli rispose:
«Il terribile odore ch'esso esala
anche in mezzo alla terra, onde veniamo
un puro fiato lo respira... Ma
quel che vien fuori dal disfacimento
ora con tutta l'anima io lo ammiro,
come di questo cane al sole i denti
brillano, quasi neve, e come un giglio,
di là dalla putredine, promessa
grande, riflesso dell'Eterno, ed anche
duro baleno di Giustizia, e speme!»

Così diss'Egli, e avessero, oppur no,
compreso queste sue parole, insieme,
com'Ei si mosse, Lo seguian gli allievi
nel taciturno Suo cammino...

Ed ora,
ultimo, certo, il mio pensiero a quelle
tue parole, Signore, io volgo, e tutto
sono un pensiero innanzi a Te: Deh
[dammi,
dammi anche a me, Signor, mentr'io
[cammino
sempre, fuor delle mura di Sionne,
e dall'un capo all'altro della terra
tutto è rovina, tutto è letamaio,
e insepolti cadaveri, che ammorbano
la pura fonte del respiro, dentro
ed anche fuor della città, tu dammi,
Signor, dentro al tremendo odor ch'io
[passo,
per un momento la Tua santa calma,
che anch'io mi fermi imperturbato in
[mezzo
alle carogne, e in qualche parte io scorga
io pure col mio sguardo un segno bianco,
come la neve e come il giglio, qualche
cosa che splenda a un tratto, e in fondo
[a me,
fuori della putredine, oltre la
putredine del mondo, come i denti
di quel cane, o Signor, che tu guardando
in quella sera, li ammirasti, come
promessa grande, riflesso d'Eterno,
e insieme lampo di Giustizia, e speme!

BRUNO LAVAGNINI tradusse

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ ΤΟΜΕΑΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ ΕΡΕΥΝΗΤΗΣ ΑΝ.ΚΑΘΗΓΗΤΗΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ Θ. ΖΕΤΣΙΟΣ

Ε.Υ.Δ της Κ.τ.Π ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2008